

Un épisode de guerre tragi-comique Juin 1940

En ce 20e anniversaire de la Libération de la France, une foule de souvenirs forts émouvants et véridiques – je suis à même d'en prouver l'authenticité – me reviennent à la mémoire.

Dès la fin de Mai, les nouvelles les plus alarmantes se propagent: les Nazis avancent rapidement, la ligne Maginot a été contournée. Les départements du Nord sont envahis, ceux de l'Est menacés. Les Réfugiés, affolés, offrent un spectacle lamentable avec leurs nombreux bagages hétéroclites constitués en toute hâte. Partout on aménage des abris, des centres d'accueil où les familles sont dirigées. La situation s'aggrave de jour en jour; les journaux sont largement censurés. La confusion augmente avec les informations contradictoires. L'évacuation de notre petite ville est envisagée.

Chacun fait un premier tri parmi ses objets les plus précieux et cette sélection s'avère déjà difficile. C'est alors que je vois mon mari remplir soigneusement un petit sac de toile avec 15 paires de chaussettes neuves, en laine, tricotées par ma belle-mère; il affirme que ce bagage est très précieux et qu'il n'a jamais pu supporter le contact d'autres chaussettes. Je m'efforce de sourire avec indulgence, sentant sa décision irrévocable. Puis il me dit qu'il va utiliser une valise mise au rebut parce que très usagée, fanée, pour y placer nos papiers de famille, nos livrets de Caisse d'Epargne, quelques pièces d'argent, quelques titres, en somme les modestes économies de notre ménage – et il ajoute: "Tu comprends, si des gens malhonnêtes veulent profiter de ces tragiques circonstances pour voler, ce n'est pas cette valise qu'ils prendront!!" Au cours des jours qui suivirent, je n'ai jamais oublié cette réflexion, ne quittant pas de vue le précieux colis.

Fonctionnaire aux Ponts et Chaussées, mon mari avait droit à une voiture, en cas d'évacuation, malheureusement, il était atteint de surdité incurable et imputable à la 1ère guerre mondiale; de ce fait il n'avait jamais sollicité le permis de conduire.

Notre famille se composait alors de notre fils Raymond, Élève à l'École du Service de Santé Militaire, à Lyon, où il venait de terminer sa 3e année de médecine et avait été nommé Médecin auxiliaire dans une base aérienne. Nous venions de recevoir ces précisions, mais le nom de l'affectation qu'il donnait avait été censuré. Notre fille, Arlette, 15 ans, finissait sa 3e classique au lycée de Bar-le-Duc. Mon mari assurait son service aux Ponts et Chaussées à Bar-le-Duc où des Collègues des Ardennes avaient déjà été repliés. On suivait fièvreusement les événements. Aux 5 valises et bagages préparés dans le couloir, nous avons ajouté quelques vêtements chauds.

13 Juin 1940. L'évacuation de notre ville est décidée. Il est 6h. du soir! La gare est fermée: aucun train ne circule. Il ne faut pas songer à fuir à bicyclette sur des routes ainsi encombrées. Nous ouvrons la porte du poulailler pour libérer nos poules qui pourront picorer dans notre jardin "si les vivres viennent à manquer!" Ma fille lâche, à regret, les deux petits oiseaux des Îles qu'elle affectionne particulièrement. Et, le coeur serré, tous trois partons vers l'Inconnu!

Devant les bureaux des Ponts et Chaussées, un autobus est en partance; il est réservé au Personnel et à la famille. On s'installe, on entasse les colis tant bien que mal. À peine assis, mon mari se lève brusquement, comme mû par un ressort et me dit en posant sur moi son chapeau, son pardessus et la fameuse valise contenant les économies: "J'ai oublié mon sac de chaussettes, je cours le chercher et je reviens

tout de suite." Nous protestons en vain! Nos compagnons insistent "Ne le laissez pas vous quitter en un tel moment; c'est insensé." Il est déjà loin! Quelques minutes s'écoulent, interminables pour nous! C'est alors que l'Ingénieur chargé de l'évacuation et quelque peu nerveux – on le serait à moins – donne aux chauffeurs le signal de départ en direction de Ligny-en-Barrois. Consternée, je réalise l'horreur de la situation! Un adjoint technique, Mr Henrion, qui habite non loin de nous et dont j'aurai l'occasion de reparler bien des fois, suggère au Conducteur de faire un détour qui permettrait peut-être de recueillir mon mari au passage. Peine inutile! L'exode est indescriptible. Mr Henrion nous fait alors part de ses inquiétudes: sa famille ne l'avait pas suivi en temps opportun, sa femme ayant dû attendre la jeune fille, Étudiante à l'École normale de Commercy.

La direction décide de passer la nuit près de l'usine de Vacon, un peu en retrait, mais qui peut être aussi considérée comme objectif.

On dort dans des voitures, et dès la pointe du jour, le convoi prend la route de Neufchâteau, noeud très important de communication déjà bombardé plusieurs fois, il y a des victimes. On peut voir, dans un fossé longeant la route, le corps d'un cheval, tué sans doute; je m'efforce de détourner le regard de ma fille de ce spectacle peu encourageant! On chemine lentement. Le soir arrive. Nous devons quitter définitivement le fameux autobus, le chauffeur devant aller chercher d'autres Réfugiés à Bar, peut-être mon mari? Peut-être la famille Henrion? Espoir très faible dans une telle pagaille. C'est dans un sous-sol transformé en abri à Neufchâteau que nous nous étendons sur la paille aménagée à cet effet; l'éclairage est très réduit par mesure de prudence. Monsieur Henrion qui n'avait qu'une valise, sa famille ayant les autres, nous aide dans tous ces transferts. Ma fille s'endort facilement. Pour moi c'est impossible; d'ailleurs à tout instant d'autres Réfugiés arrivent, un bébé ne cesse de crier. Au petit matin, nous apprenons qu'il y a tout près de nous, deux jumeaux de quelques semaines qui se relayaient pour protester!

On sort de l'abri pour monter dans une "benne" des Ponts et Chaussées. Nous sommes dix à chercher une installation dans cet engin dépourvu de confort! On a disposé quelques planches permettant de s'asseoir, les jambes pendent dans le vide. Je lâche malencontreusement une boîte de pièces d'argent, elle s'ouvre et les pièces se répandent dans la benne. Je récupère ce que je peux! Des avions allemands évoluent au-dessus de nous, des alertes sont données; péniblement on sort de la benne. Le colis précieux ne me quitte pas, et on s'étend dans les fossés, dans les champs. Des soldats français se repliant se joignent à nous et ce mélange de civils, de soldats est bien ce qu'on peut imaginer de plus lamentable! Nous sommes tous des objectifs. Nouvel arrêt à Passavant, à l'orée d'un bois. Cette fois l'alerte est sérieuse, on entend le vrombissement de nombreux avions ennemis. Les militaires nous conseillent de nous enfoncer dans le bois de Passavant à l'abri des arbres. En un geste instinctif et maternel, je creuse de mes mains un trou près du tronc d'un gros chêne et je supplie Arlette d'y placer sa tête; je m'allonge avec l'espoir que je ne lui survivrai pas si un projectile nous atteint. Et les soldats battant en retraite ne cessent d'affluer dans le bois ce qui augmente le danger. Lasse et découragée, je décide alors d'abandonner chapeau, pardessus, vêtements encombrants. Des compagnons d'infortune nous imitent.

Les rumeurs se précisent; l'avant-garde ennemie se rapproche. Des pessimistes prétendent qu'on va nous diriger vers des camps de concentration. Quelle perspective après les heures si cruelles que nous venons de vivre. Les premiers chars allemands sont en vue. Des estafettes ordonnent aux hommes de moins de 50 ans de se grouper sur un côté de la route. Femmes et enfants sont dirigés sur un terre-plein voisin. C'est la défaite! Instant tragique! Les femmes pleurent devant cet

interminable défilé des combattants victorieux. Et la nuit tombe sur ce lamentable spectacle. Notre compagnon, Mr Henrion, fait encore partie du groupe; des charrettes de paysans sont réquisitionnées un peu partout pour nous acheminer dans les villages d'accueil. Et on s'étend une fois de plus sur la paille. À tout instant les véhicules sont arrêtés et les sentinelles allemandes vérifient les identités en s'assurant que parmi nous il n'y a plus de soldats français. Arlette qui commençait à s'assoupir est brusquement éclairée par un "flashlight" braqué sur elle. À Venise, petit village près Besançon, on nous fait descendre. Notre compagnon frappe à la porte de la 1ère maison; on le fait entrer. Nous continuons et trouvons des fermiers compatissants. Ils ne possèdent qu'une chambre à coucher pour eux-mêmes mais proposent de nous installer deux lits dans une salle de débarras. Des souris grignotent toute la nuit; je n'apprécie pas du tout cette berceuse!

Le matin, la vieille Mère du fermier vient nous inviter à prendre un petit déjeuner. On accepte avec reconnaissance; dès lors nous partageons les repas de ces braves gens. On se lamente! La radio nous apprend alors la triste nouvelle de l'armistice demandé et accepté. Les autorités d'occupation font savoir qu'au fur et mesure des possibilités nous serons rapatriés. Après ce séjour, un camion allemand nous prend en charge non sans avoir une fois de plus vérifié nos identités. Nous sommes avec quelques Réfugiés de la Meuse. Mais à Épinal, au pied du château, on nous arrête! Impossible d'aller plus loin. On nous dépose sur le trottoir avec nos bagages. Mr Henrion est avec nous. C'est ici que se place un incident assez comique. Nous tirons la première sonnette trouvée. Une personne âgée suivie d'une jeune fille ouvre. Nous lui exposons notre situation. Charitablement elle nous offre la seule chambre disponible, étroite, sombre, mais avec un large lit. "Vous pourrez déjà vous reposer tous les 3!" Je comprends sa méprise et me hâte de lui dire que notre compagnon n'est pas mon mari! Personne ne songe même à sourire de l'étrangeté de cette situation! Elle se retire. Fatiguées, démoralisées, nous nous étendons habillées pendant que Mr Henrion repart avec l'espoir de découvrir quelque chose pour lui. Au bout d'une heure il revient et s'étend sur l'autre bord du lit, ma fille dormant au centre. Pendant les 6 jours passés à Epinal il sort discrètement le soir et le matin. On annonce le retour à Bar, toujours par camion. On ne peut y croire. Après avoir remercié nos hôtes, nous partons toujours sous bonne garde. Vers midi, nous arrivons dans notre chère petite ville qui n'a pas été bombardée mais semble morte. Aucun passant, les magasins fermés. Seuls les mourants, les malades intransportables étaient restés à Bar-le-Duc avec quelques Docteurs, prêtres et Infirmières.

Quelle émotion en retrouvant la chère petite maison. J'ouvre avec prudence, suivie de ma fille et de Mr Henrion. La maison a été pillée de fond en comble. Le contenu des armoires jonche le sol; les pillards ont fait leur choix: draps neufs, linge, appareils photos, serviettes de cuir, 3 bicyclettes et une moto. Dans notre jardin, quelques poules courent effarouchées, leur effectif est réduit! Les lapins des voisins ont mangé les légumes! Mr Henrion court alors chez lui pour constater le même pillage de son appartement du 2e étage.

Mon sentiment de solitude est affreux! Que sont devenus mon mari et mon fils dans une telle bagarre?! Et pourtant nous avons un abri alors que tant d'autres ont tout perdu. Il faut s'organiser dans la défaite! Petit à petit, quelques magasins ouvrent. Nos voisins sont encore absents. On recherche amis et connaissances. Le courrier se rétablit, mais avec quelle lenteur! Enfin quelques lignes de mon mari. Parti de Bar dans un des derniers autobus vers 2h du matin, il était précisément avec la femme et les 2 enfants de Mr Henrion; ils étaient allés jusqu'en Corrèze, partageant les mêmes risques, les mêmes angoisses et couchant aussi dans les abris

et les centres d'accueil. De son côté, Mr Henrion a aussi une lettre. Tous attendent avec impatience le rapatriement promis.

Ce n'est que fin Juillet qu'Henri nous revient amaigri, sans chapeau, sans pardessus, sans valises mais avec le fameux sac de chaussettes tricotées par ma belle-mère!!! Il était plutôt honteux de sa terrible imprudence. Je ne pouvais la lui reprocher éternellement. En nous embrassant, il répétait "Je retrouve ma femme, ma fille, ma maison et j'apporte de bonnes nouvelles de Raymond replié à Toulouse avec le Service sanitaire et occupé avec la démobilisation des Classes anciennes."

Tous ces faits peuvent être vérifiés; ils sont d'une parfaite exactitude. Devrais-je vivre 100 ans il me serait impossible d'oublier une telle tragédie coupée de détails assez comiques, il faut en convenir.

Écrit 25 ans après.

Juillet 1965

A(ntonine) Varinot